



Moment de répit, le temps d'examiner la carte et de poser pour le photographe.

Les plaisirs du CANOT

par HARRY BERNARD,

de la SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA

Nous nous levons tôt, afin de partir vers les sept heures. Il y a de la brume sur le lac, qui va monter ou s'écraser. Sous cet angle, ni moyen terme ni demi-mesure. Dans le matin frisquet, il fait plus froid que doux.

—On ne voit pas à dix pieds.

—Mais que le soleil se lève, ça va s'arranger.

Le temps changea encore d'humeur pendant la nuit, passant de la pluie continue à l'averse, puis à ce qu'on appelle des pissous capricieux. Un vent léger s'amenant du nord, il y a chance que le ciel se nettoie avant le milieu du jour, et qu'une fraîcheur relative succède aux coups de soleil qui invitent les nuages à crever.

Sur le poêle, le café ajoute son arôme à l'odeur d'eau qui flotte, et les geais de la veille volent d'une branche à l'autre, s'approchant de notre porte.

—Les gourmands n'oublient pas.

—Ils ont la mémoire du ventre, comme les humains.

Le lac Ottawa se prolonge sur quatre milles de distance, à franchir trois fois avant de prendre le chemin de portage à son extrémité. Car nous n'avons qu'un canot, pour quatre hommes et le bagage de deux semaines. Lemieux partira le premier avec Richard, le gros des sacs, la carabine, car il ne désespère jamais d'expédier dans la mort un ours surpris à se baigner dans la solitude, ou qui s'avancerait le museau entre deux touffes d'herbe. Il reviendra chercher ensuite ceux qui attendent leur tour. Il aura huit milles dans les bras et ce ne sera pas la fin. Il en a vu d'autres et n'y pense pas.

Que faire sur un rivage au bout du monde, sans travail et sans embarcation? Dans un camp forestier, sans rien à lire que le calendrier et des journaux vieux de cinq ans? Songer comme lièvre au gîte, répondrait La Fontaine ou un disciple. La valiselle propre et le dernier sac rempli, chacun s'y emploie de son mieux, calculant le temps que mettra le guide à conduire son passager à destination, se délasser un moment et revenir. La vitesse d'un canot établie à une lieue à l'heure, il en faudra près de trois pour le voyage

aller et retour. Si rien n'accroche, si une lame contraire ne retarde pas, si l'esquif ne s'échoue point sur une batture.

—Et si Lemieux ne tombe pas sur une colonie d'ours qui se remplissent de bleuets.

Hardy hoche la tête.

—Qui pourrait le blâmer?

En attendant, nous nous tournons les pouces et gossons du bois à la manière des vieillards désœuvrés, ce qui oblige à rebalayer le plancher. Nous essayons en vain de dormir. Puis je parcours des feuilles jaunies, tandis que mon compagnon tourne celles du calendrier cloué au mur. Au vrai, l'information journalistique d'il y a cinq ans diffère peu de celle d'aujourd'hui: les mêmes faits divers, les mêmes soucis de vanité, des nouvelles internationales qui se contredisent.

Devant sa liste de jours et de mois, Hardy fait pitié.

—Lecture passionnante?

—Pas très.

—Comme celle de l'annuaire téléphonique: multiples personnages et peu d'intrigue.

—Pas même de personnages. Rien que des chiffres, et les mêmes d'un mois à l'autre. Seul février tend vers l'originalité, à cause de l'année bissextile. Et pas tous les ans...

—Si l'on mangeait des bleuets?

—L'idée en vaut d'autres, susceptible de chasser les mauvaises pensées.

Mieux qu'ailleurs, nous apprécions la sagesse des siècles, qui juge l'oisiveté mère des vices. La nôtre nous pèse, d'autant plus que nous languissons en pays sauvage et primitif, où l'action et l'initiative peuvent être conditions de survie.

Après dix minutes, nous nous déclarons houlés de baies sucrées. Si nous avions la 22, nous nous amuserions à tirer à la cible ou à descendre quelques souris-chauves, pendant que les balles s'enclaveraient dans les billots du toit. Mais la carabine navigue auprès de Lemieux, et nous formulons des vœux pour qu'il ne s'en serve pas.

Faute de cette distraction, nous en cherchons d'autres. Hardy décide d'induire en tentation quelques brochets, lance une cuillère nickelée vers l'eau du lac, l'accroche à des arrachis, casse son fil et la perd, tandis que je m'allonge dans l'herbe, où les fourmis me relancent.

—C'est lui, là-bas!

Le canot paraît enfin, au moment où nous ne pensons à rien ni à personne, à bout d'imagination et de ressources. Il tuit au détour d'une pointe, pique du nez vers le quai de madriers où nous baillons à l'unisson.

—Pas rendu à bout, Edouard?

—Pas trop, pas mort...

—Vous avez-vu quelque chose?

—Canards en masse, mais pas de gros gibier.

Le dernier sac, celui de la popote et des engins de pêche, attend sur le quai, flanqué d'une hache, de la tente roulée en saucisson, de cannes de bambou.

Lemieux suggère:

—Si vous êtes parés...

—Parés, vous dites parés? Il y a au moins trois heures que le feu est éteint, la vaisselle lavée, le camp nettoyé, la porte cadenassée. La bête puante n'a pas paru, pas un avion ne s'est montré dans le ciel, et pas un écureuil n'est venu protester contre notre présence.

—Vous direz que ce n'est pas tranquille!

Le guide débarque et s'étire les bras, ajuste sa ceinture de cuir où pend le revolver allemand qui ne le quitte pas, bijou de mécanisme qui se démonte en un tournemain.

—On repart?

—Après que vous vous serez reposé une minute.

—Je me reposerais au fond du canot, parce que c'est vous autres qui palettez à partir de ben vite. Je remplacerais le premier qui faiblira, et c'est mon idée que je ne chierai pas longtemps. D'habitude, les gars de la ville "toffent" pas gros.

ous enregistrons sans un mot, par ainte de nous compromettre. Hardy hausse les épaules, qu'il a deux fois plus larges que Lemieux. Il cligne de l'oeil à mon intention.

—Tu as entendu?

—Il nous flatte à rebrousse-poil.

—Faisons-le mentir?

Edouard rit dans sa barbe qui pointe.

Il va falloir tenir le coup, prouver au guide que nous ne sommes ni grin-gale's ni femellettes, que la palette n'a pas de terreurs pour nous. Tandis que l'Écossais s'installe dans la pince arrière, je prends position en proue et Lemieux se dépose au centre du canot, assis sur la tente, les jambes allongées avec la nonchalance d'un touriste millionnaire, qui paye pour qu'on le serve.

—La belle vie!

—Qui ne durera peut-être pas.

L'avenir le dira.

Les avirons paraissent légers, qui bientôt se changent en plomb. Les dix premières minutes s'enlèvent avec une sorte de joie, mais les suivantes sont terribles. Les muscles se tendent, se crispent, relâchent, et cela continue à l'infini. Le même mouvement incessant et répété, à la même vitesse uniforme, au même rythme, avec la même monotonie. Après un quart d'heure, on dirait que les épaules se disloquent, que des bras s'arrachent du corps, que des crocs d'acier mordent dans la chair. On serre les dents, on essaye d'oublier, on s'entête et l'on persiste.

—Ca marche?

—Ca se traîne...

—Fatigués?

—Jamais...

C'est la période de répit, comme si les articulations se lubrifiaient, et le geste avant-arrière, trente fois repris en une minute, s'insinue dans une routine où l'esprit n'a plus de part. Ce n'est qu'illusion, parce que les nerfs de la nuque entrent en jeu, protestent à leur manière contre l'effort inaccoutumé. Le cou tourne de droite à gauche, en des réflexes qui cherchent soulagement et ne trouvent pas. La lancinante douleur se mue en une espèce de torticolis permanent, qui passe de la basse du cou aux omoplates, descend à la moitié du dos.

Les plaisirs du canotage, pour le citadin qui se transforme en homme du bois dans les vingt-quatre heures!

Il y a moyen de tricher en cours de route, mais le compagnon galérien décelez vite les pertes de la mécanique musculaire. Quand la fatigue rompt les membres, rien de plus facile que de planter l'aviron avec une mollesse hypocrite, de le ramener à soi en douce, sans imprimer le coup des biceps contractés. Le mouvement ne change pas, mais le résultat diffère. Et dans le calme de la paisible nature, dominant la rumeur du vent et le clapotis des vagues, le cri des oiseaux, le bourdonnement de la guêpe à papier, on entend la voix du timonier lésé et narquois:

—Pas fort par en avant, le coup de palette!

—Je n'ai pas relâché...

—Pas fort quand même.

Nous n'avons pas un mille derrière nous qu'Edouard propose d'arrêter.

—Pourquoi?

—Ca dégourdit et ça change.

Il sait mieux que nous ce que nous éprouvons.

—Pas restés?

Et le timbre de Hardy en écho:

—Non, pas restés, pas jamais restés...

Il crâne pour deux, mais sa voix sonne faux.

On continue de peiner sur un quart de mille, après quoi Lemieux revient à la charge, exigeant qu'on débarque pour quelques minutes, parce qu'il n'en peut plus de son inaction, habitué de tirer à plein collier à longueur de journée.

Ce qui signifie qu'il s'emparera du poste de commande au premier démarrage.

Mais il ne nous laisse pas le temps d'une opinion pour ou contre.

—Pas d'originaux aujourd'hui, mais d'ordinaire il y en a en démon dans les alentours. C'est ici et au lac Croche que j'ai fait mes plus belles chasses. Si j'avais la liste de tous les bucks descendus pour des sports, elle serait longue d'ici à demain. Parce que les guides tuent souvent, par rapport que les chasseurs sont pas rares qui aiment mieux se chauffer dans le camp, plutôt que de se frotter les oreilles dehors. Je parle pas de monsieur Crête le père, qui tue lui-même chaque année, ni de deux ou trois pareils comme lui, mais j'pourrais vous en dire sur les autres.

Il aspire la fumée de sa cigarette, regarde à ses pieds, comme s'il cherchait des souvenirs dans le sable.

—Faut admettre que c'est pas drôle de chasser à la basse automne et d'appeler à la brunante, quand les lacs commencent à geler et qu'il faut casser la glace avec la palette, quand on revient après une couple d'heures à beugler dans le bourgand. Je comprends que des hommes de la ville se tannent, pas habitués, et qu'ils préfèrent fumer en dedans, les pieds sur la bavette du poêle. C'est frette en sacrifice dans un canot, quand le soleil tombe et qu'un vent vient du nord, qui vous mord les joues et le nez. Vient un temps que c'est pas endurable. Moi, j'me fais suivre par une bouteille Thermos et du café chaud, avec une tranche de rhum, et ça réchauffe le dedans du corps que c'est pas une trainerie. Sans ça, on résisterait pas. On appelle, on appelle, et tout d'un coup ça répond dans la montagne. C'est un buck qu'a entendu et qui s'en vient. Alors on espère, et l'on donne un p'tit call par ci par là, pour l'engager. Un autre coup de café, pour s'encourager aussi. On flatte la .303, puis je me souffle dans les doigts pour les dégourdir, et je me dis qu'il peut arriver le bétail, parce que je suis paré et que j'ai hâte d'aller r'joindre mon sleeping.

—Ca prend du temps?

—Des fois, pas mal. Un autre tantôt, ça finit vite. On entend les branches qui cassent, on suit le buck par le bruit, et voilà qu'il sort des fardoques, pioche dans la boue et lève le cou pour écouter, parce qu'il cherche la mère qu'a téléphoné et qu'il la sent pas, et qu'il voudrait savoir où qu'elle s'est branchée. C'est pas long alors! On s'amuse pas à compter les cornichons du panache, même si on les voyait à clair. On prend sa mire comme on peut, parce qu'il commence à faire moins jour, et faut souvent qu'une balle plantée juste, en cherchant le coeur, pour apporter mille livres de viande et de carcasse à ceux qui fument et sacrent contre la dame de pique.

Puis Lemieux rentre en lui-même et ne parle plus.

Le lac offre les traits de toujours. Je le connais depuis si longtemps que je ne le vois pas.

Une enfilade de bras étroits, d'anses herbues, de bassins qui s'évasent, puis l'ample étendue verte ou bleu sombre, selon l'angle de la lumière d'en haut, qui se brise sur deux îlots de misère, rébarbatifs et pelés, porteurs d'arbres rabougris.

Au-delà des îlots, au fond d'une baie en pointe, le père Richard attend. Nous l'appelons le père, mais il n'a pas dix ans de plus que moi. Nous l'appelons aussi le guide, mais il ne guidera rien, pour cette excellente raison qu'il voit cette partie du pays pour la première fois. Il assumera sa part de la besogne de chaque jour, mais cherchera son chemin comme les autres, d'après la boussole et le scartes.

Assis parmi les roches, les coudes aux genoux, il peuple sa solitude comme ses semblables, en n'y pensant pas. Il écoute la lame, suit la trajectoire d'un canard, surveille à ses pieds une grenouille verte, s'étonnant qu'elle survive en ce monde de brochets affamés et friands de chair tendre. Si elle tient jusqu'aux froids, en ne s'éloignant pas de l'eau dormante où elle naquit, elle s'enterrera dans la vase et connaîtra peut-être un autre printemps. Mais il est peu probable qu'elle atteigne à un âge avancé.

Dès qu'il aperçoit la pince du canot, l'homme lève le bras en un geste mou, sans expression, qui ne veut que signaler sa position et nous dire où aborder. Il ne traduit ni hâte ni contentement, ni ennui. Il a transporté un sac jusqu'au crique à main gauche, à remonter sur une distance d'un demi-mille ou plus.

—Pas fatigué d'attendre?

—Ça ou autre chose...

—Rien vu dans le bois?

—Une perdrix et le derrière d'un lièvre.

Nous escaladons un monticule couvert de bleuets, pour nous installer dans l'ombre des épinettes et fuir le soleil.

—On va commencer par manger, dit Lemieux.

HARRY BERNARD.

CHASSE ET PÊCHE